

Autofiction

Danielle Shelton

Numéro 1, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (imprimé)

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Shelton, D. (2016). Autofiction. *Entrevous*, (1), 38–39.

Trouvée sur Internet, cette explication de Serge Doubrovsky : « Quand [les éditions Galilée] m'ont demandé de rédiger la quatrième de couverture, le mot autofiction m'est venu à l'esprit, je ne sais trop comment. Je ne voulais pas créer un nouveau genre littéraire, je tentais juste de définir ce que je venais de faire. [...] Jamais je n'aurais pensé que l'autofiction deviendrait un mouvement important de la littérature française, et même mondiale. »

L'autofiction est le néologisme créé en 1977 par le critique littéraire Serge Doubrovsky, pour qualifier son roman *Fils*.

Le terme est composé du préfixe auto (du grec : « soi-même ») et de fiction. Ainsi, l'autofiction est un récit dans lequel l'auteur dévoile des éléments réels de sa vie, en y intégrant de la fiction.

En d'autres mots, il s'agit d'un récit proche de la vie de l'auteur mais affranchi du pacte autobiographique. Ce genre littéraire s'inscrit sur un continuum allant du simple amusement à la quête identitaire du champ de la psychanalyse.

Les écrits sur l'autofiction suivent la courbe ascendante des autofictions elles-mêmes. Je m'y suis intéressée et, du coup, mon chemin s'est trouvé jonché d'exemples.

Première trouvaille le 4 février dernier, dans l'avion vers Faro, alors que je dévorais le recueil de Gilles Pellerin, *i² (i carré)* : plusieurs des nouvelles me laissaient croire qu'il s'agissait d'autofiction, particulièrement « Je me ressemble », où l'auteur donne son propre nom au narrateur.

extrait de la nouvelle, page 58

Il arrive sur moi, visage ouvert, presque hilare – je ne le connais pas. « Stupéfiant ! On vous a déjà dit que vous ressembliez à Gilles Pelletier ? » J'ai l'imprudence de rétorquer qu'en fait mon nom ressemble à celui-là. Sa joie augmente d'un demiton : « C'est ce que je voulais dire : Pellerin. »

Il y a si longtemps que je ressemble à tout un chacun, je me suis fait à l'idée. Mais ressembler à soi-même... « Je suis Gilles Pellerin. » L'inconnu hoche la tête, prétend que c'est impossible. Au nom de quoi, j'aimerais bien le savoir. Je ne tarde pas à l'apprendre : « Pellerin est plus jeune, moins gris, moins... » Il ne parle pas explicitement de ma calvitie, bien que ses yeux ne taisent rien. Je serais en somme la forme future de moi-même.

Rejoint au téléphone en avril, l'auteur et éditeur Gilles Pellerin reconnaît avoir assez souvent été confondu avec une autre personne, notamment un homonyme humoriste. Sa nouvelle s'inspire de cette observation, mais l'exploite dans une histoire fictive. « Lorsqu'un auteur s'inspire de son vécu, précise Gilles, il n'écrit pas forcément une autofiction. »

Autre expérience le 25 février à un Rendez-vous du cinéma québécois, pour la première mondiale de *Copenhagen – A Love Story*, du Montréalais Philippe Lesage : une autofiction sur un canevas de scénario qui se veut proche du documentaire, où le réalisateur joue son rôle et cherche à faire un film avec ses étudiants danois.



Avant la représentation, j'ai interviewé Philippe Lesage sur le tapis bleu, curieuse de connaître la part autobiographique de l'aventure : 50 %, a-t-il répondu, avant d'ajouter que les relations personnelles entre ses étudiants contiennent une bonne dose de fiction « pour pimenter le film ».

J'étais lancée... je me suis mise à voir de l'autofiction partout. J'ai lu *Le coeur bleu* d'Aline Apostolska. Fiction ou réalité ? Dans mon état d'esprit, je penchais vers ce que je recherchais.

extrait du récit, page 64

Des bleus sur mon corps. Sur mes seins. Mes bras. Mes cuisses. Des traces de morsures et de pincements volontaires. Faits exprès pour que j'en emporte la sensation avec moi. « Embrasse chaque bleu en pensant à moi », a-t-il murmuré à mon oreille la nuit précédente, une nuit indescriptible, saturée de fulgurances inoubliables et surchauffée de cris stridents.



Rejointe au téléphone en mars, Aline crève ma bulle, mais j'en suis heureuse pour elle : son récit amoureux est « 100 % vrai ». Elle ajoute : « Absolu, inattendu et inespéré ! »

Sur ce, je me rends tout de go en avril, où j'ai découvert dans le roman *Nous*, « un blanc-bec prétentieux », fonctionnaire de l'état civil de surcroît, auquel Nicolas Gilbert, l'auteur, a donné son propre nom.

extrait du roman, page 118

– Vous ne nous avez pas dit votre nom, articula-t-il en s'efforçant de ne pas monter le ton.

– Ah, c'est bien vrai, répondit le fonctionnaire. Gilbert. Nicolas Gilbert.

– Monsieur Gilbert, je ne sais pas si vous vous rendez compte qu'on n'est pas venus ici pour entendre un discours. On a un vrai problème. Un problème qui touche de vraies personnes...



Au téléphone, Nicolas Gilbert a reconnu n'avoir rien de commun avec son personnage. « Il s'agit là d'un simple clin d'œil. » Tiens donc ! cela me rappelle que dans un roman, Gilles Pellerin avait donné son propre nom à un mafieux. « Ce genre de clin d'œil, précise Nicolas, n'est rien de plus qu'une forme amusante d'autodérision. »

Après cela, je me suis souvenue d'un après-midi de l'été 2015, où j'avais croisé dans la rue une célèbre connaissance qui m'avait fait le cadeau d'une autofiction écrite sur place !



Tournez la page pour découvrir l'autofiction de Dany Laferrière.